

*Charles Juliet*

# Cézanne

## un grand vivant



**P.O.L.**

Extrait de la publication



Cézanne  
un grand vivant

## ŒUVRES DE CHARLES JULIET

*Chez le même éditeur*

L'Année de l'éveil, *récit* (Grand Prix des Lectrices de *Elle*, 1989, « Folio », n° 4334)

L'Inattendu, *récit*, (« Folio », n° 2638)

Ce pays du silence, *poèmes*

Dans la lumière des saisons, *lettres*

Carnets de Saorge

Affûts, *poèmes*

Lambeaux, *récit*, (« Folio », n° 2948)

À voix basse, *poèmes*

Rencontres avec Bram Van Velde

Rencontres avec Samuel Beckett

Fouilles, *poèmes*

Écarte la nuit, *théâtre*

Attente en automne, *nouvelles*, (« Folio », n° 3561)

Un lourd destin, *théâtre*

L'Incessant, *théâtre*

Ténèbres en terre froide – Journal I

Traversée de nuit – Journal II

Lueur après labour – Journal III

Accueils – Journal IV

L'Autre Faim – Journal V

Au pays du long nuage blanc – Journal  
Wellington août 2003 – janvier 2004, (« Folio »,  
n° 4764)

Cézanne un grand vivant

L'Opulence de la nuit, *poèmes*

Ces mots qui nourrissent et qui apaisent

*Les autres livres de Charles Juliet  
sont répertoriés en fin de volume.*

Charles Juliet

Cézanne  
un grand vivant

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2006  
ISBN : 978-2-84682-155-1  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

## Cher Monsieur Cézanne

Depuis bien des années, j'avais le désir de vous consacrer un texte. Mais le temps passait, et je ne parvenais pas à me décider. Je dois reconnaître que votre œuvre m'intimide. De surcroît, je ne suis pas sans savoir qu'en raison de son importance, elle a été abondamment étudiée, analysée, commentée. Des conservateurs de musée, des critiques, des écrivains, des peintres, des philosophes l'ont maintes fois examinée, scrutée, interrogée d'un œil inquisiteur et savant. Pour mettre en

lumière ses caractéristiques, son côté novateur, déterminer la place qui lui revenait dans l'histoire de la peinture, montrer comment elle a été à l'origine du fauvisme, du cubisme, de l'abstraction... Bien sûr, j'ai lu nombre de ces études, de ces essais, et j'étais convaincu que rien de neuf ne pouvait être ajouté à cette ample littérature. Cette conviction, elle ne m'a pas quitté. Mais cette fois j'ai résolu de passer outre. Et décidé non de commettre une étude, mais de vous écrire. Une telle idée peut paraître bizarre, voire saugrenue. En principe, on n'écrit pas à quelqu'un qui n'est plus de ce monde. Mais précisément, pour moi comme pour tant d'autres en de nombreux pays, vous êtes bien vivant, puisque vos toiles continuent de nous émouvoir, de nous faire voyager en nous-même, de conforter nos plus hautes aspirations, en bref de nous communiquer la vie. Et puis, en rédigeant cette lettre, je pourrai m'adresser à ce

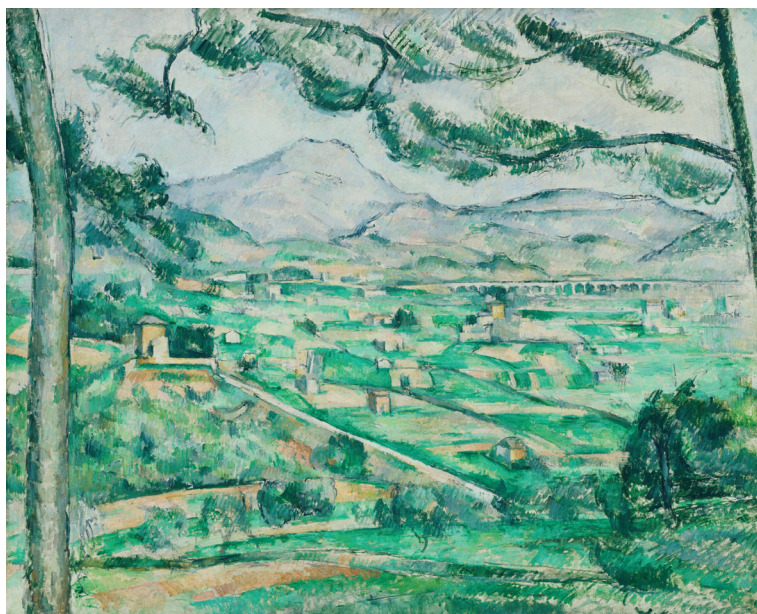


Cézanne que je porte en moi. En effet, avec d'autres – écrivains, peintres, anonymes – à l'époque où je me cherchais, vous m'avez aidé à trouver mon chemin. Ainsi, j'ai souvent été en dialogue avec vous, et je conçois cette lettre comme la reprise et la continuation des échanges que silencieusement nous avons eus.

Avant de poursuivre, je voudrais avouer qu'au début, je suis allé vers votre œuvre pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec la peinture. Votre nom s'identifie pour moi à la montagne Sainte-Victoire et à Aix-en-Provence. Or j'ai vécu huit ans dans cette ville. À cette époque, je ne savais rien de vous. Mais plus tard, j'ai découvert qu'au cours de ces années, mes pas avaient bien souvent recoupé vos traces. Comme vous, j'ai emprunté des dizaines de fois la route du Tholonet, me suis baigné dans l'Arc, au pied du pont des Trois-Sautets, là même où vous vous baigniez, enfant, en compagnie de Zola.

Et j'ai été reçu à plusieurs reprises dans une maison proche d'un endroit où vous avez peint. Ce coin de Provence avait alors peu changé. Des photographies prises de cette maison reproduisent à l'identique ce qu'on peut voir sur les toiles réalisées en ce lieu. Des années après avoir quitté Aix, c'est la nostalgie que j'avais de cette ville et de cette région qui m'a poussé à ouvrir des livres où figuraient des reproductions de quelques-unes de vos *Sainte-Victoire*. Elles faisaient resurgir des souvenirs, me rappelaient des paysages aimés, m'aidaient à retrouver les ombres et la lumière de ma jeunesse. Plus tard, je suis allé plus avant dans la connaissance de votre œuvre. Et lentement, fort lentement, j'ai fini par saisir ce en quoi avait consisté votre aventure.

Je m'aperçois que vous continuez de m'impressionner. Aussi, pour éviter que ma lettre s'achève au terme de son introduction, je veux marquer un temps



*La Montagne Sainte-Victoire au grand pin. c. 1885-1887.*

Huile sur toile. 63 × 91,5 cm.

Washington, Phillips Collection

d'arrêt. Le temps de renouer avec ce Cézanne qui est enfoui en moi. Ce n'est pas le Cézanne unanimement considéré comme un des plus grands peintres de tous les temps, mais le Cézanne qui a toujours douté, celui qui ne s'aimait pas, a souffert de l'incompréhension et de la solitude, a parfois connu le désespoir. De cet homme-là, je me sens proche. Vous avez dû vous acharner, surmonter difficultés et tourments, et votre œuvre a été en grande partie nourrie par tout ce qu'il vous a fallu vaincre pour être en mesure de l'édifier.

Rappelez-vous, un jour, dans une lettre, vous vous êtes laissé aller à dire que vous étiez *lent, lourd et stupide*. J'aime que vous vous soyez appliqué ces qualificatifs. Ils me paraissent fort bien vous définir. Vos émotions n'étaient pas de celles qui s'évanouissent sitôt nées. Elles étaient intenses, elles se prolongeaient, elles vous travaillaient en profondeur, pétrissant et

repétrissant sans fin l'épaisse pâte du magma intérieur. Elles ne pouvaient donc que durablement vous alentir, vous alourdir, très exactement vous rendre *stupide*, soit provoquer en vous cet état de sidération qui vous retirait les mots, vous frappait de mutisme, et face à la toile, vous laissait pendant d'interminables moments, le regard perdu, la main inerte, engagé dans une méditation qui vous entraînait fort loin de la tâche à laquelle vous étiez occupé. *La peinture est une drôle de chose*, vous étonniez-vous. *Je me perds en des considérations étranges*. Certes. Certes. En peignant, en écrivant, la pensée s'échappe. Elle erre, elle vague, parcourt en un éclair d'infinies distances, se heurte à d'insondables énigmes, est prise de frayeur, de vertige, ou bien, épuisée, achève son périple en un état proche de l'hébétude. Notre humaine aussi bien qu'inhumaine condition ne nous laisse aucun répit, de sorte que tout être se trouve aux prises

avec *l'étrange* murmure : Qui es-tu? Que fais-tu de ta vie? Comment te comportes-tu? Pourquoi te laisser entraver par la peur? Pourquoi t'empêches-tu de vivre? Abats les murs derrière lesquels tu te blottis. Et avance. Avance. Crée toi-même la lumière dont tu as besoin...

Quel air rogue est le vôtre sur vos autoportraits! Le plus souvent, le buste se présente de profil et vous tournez la tête vers nous. Comme si on vous avait interpellé, comme si on vous avait brutalement arraché à vos songes. Dans ces visages impassibles et sévères qui ne laissent rien paraître de ce que vous étiez, seul le regard vit. Un regard aigu, insistant, qui semble nous dévisager alors qu'il est occupé, pour se saisir, à s'observer dans un miroir. Jamais, à votre endroit, la moindre complaisance. Vous vous teniez hors du moi, vous scrutant comme vous auriez scruté un arbre, attentif à restituer avec un maxi-

mum d'objectivité ce que votre regard absorbait.

Les *Portraits* et *Figures* ont été peints dans un même esprit. Pas une seule fois vous ne vous êtes livré à une étude psychologique de la personne. Au fur et à mesure de votre évolution, vous avez pénétré dans ce qu'on pourrait appeler le domaine du neutre, de l'impersonnel, de l'imparticularisé. Voilà pourquoi les visages que vous avez peints sont graves, dénués de toute expression. Un sourire, un geste en suspens, un regard particulier aurait été par trop marqué du signe de l'éphémère. Vous n'avez donc représenté que des personnages immobiles, aux traits figés, idéalement soustraits au temps, à la puissance destructrice du temps.

Mains au repos, le visage impavide, monumentale, la *Femme à la cafetière*, mi-assise, mi-debout, est là comme l'affirmation d'une force tranquille, d'une présence à jamais irréductible, invulnérable.



*La Femme à la cafetière.* c. 1890-1895.  
Huile sur toile. 103,5 × 96,5 cm.  
Paris, musée d'Orsay



Selon une règle que toutes les œuvres vérifient, plus vous alliez loin dans la désappropriation de vous-même, et plus la traduction que vous donniez de votre cheminement vers l'intemporel portait le sceau de votre singularité.

Hier matin, par une douce journée d'arrière-saison à la lumière atténuée, j'ai flâné sur la route du Tholonet. J'ai bien sûr retrouvé tout ce dont je me souvenais : la succession des petites côtes et descentes, les virages, les talus, les troncs d'arbres, la terre ocre foncé, cet endroit sous les pins où mes petits camarades et moi passions mélancoliquement nos dimanches après-midi, puis à un certain moment l'apparition, entre le vert des frondaisons, du gris pâle de la Sainte-Victoire se détachant sur le bleu du ciel. Instant de forte émotion. Forcément, je pensais à vous, et je crois bien que ce que je voyais, je le voyais à travers vos yeux. À

l'instar d'un photographe, je cadrais, et tout se convertissait en un Cézanne. Je me suis souvenu de cette boutade d'Oscar Wilde affirmant que la nature finissait par imiter l'art.

J'avais en tête l'image du *Grand Pin*, cette toile qui se trouve au musée de São Paulo. Une bande de terre ocre, le tumulte vert de petits arbustes fouaillés par le vent, et s'élevant au-dessus d'eux, un pin au tronc non pas banalement vertical, mais légèrement incurvé, se perdant dans un fouillis de branches noueuses, tordues, enchevêtrées, des branches dont on sent qu'elles ont eu à lutter contre la fureur du mistral et la fournaise des étés, des branches qu'on croit entendre grincer, car plus haut, la masse échevelée des aiguilles aux mouvantes couleurs est prise dans une rafale qui la secoue, la violente, la projette sur le côté. Une vision où s'exprime toute l'âpreté de la Provence. En chaque parcelle de cette toile, la vie est là, frémissante,

vibrante, parcourant les troncs, animant le vert des feuilles, exacerbant la violence de ce vent fou contre lequel le pin est comme arc-bouté. En me remémorant cette toile, j'ai alors redécouvert cette évidence : vous représentiez ce dont votre œil s'emparait, mais l'essentiel consistait à rendre vivante cette pâte colorée que vous étendiez sur la toile. À la réflexion, il paraît étrange qu'en fonction de la main qui la pose, une touche de couleur puisse demeurer morte ou diffuser de la vie.

Sur cette route du Tholonet, je pensais tellement fort à vous que si vous étiez apparu devant moi au détour d'un virage, je n'aurais même pas été surpris. Et il n'est pas même impossible que mon imagination m'ait persuadé que j'allais vous rencontrer. Il était dix heures du matin, mais je vous voyais en fin de journée, à la nuit tombante. Vous rentriez avec une toile inachevée et vous marchiez tête basse, absorbé par un problème non résolu. Je

sais que parfois, après une séance de travail, vous étiez si fatigué que vous ne parveniez plus à articuler un mot. Je me suis donc gardé de vous adresser la parole, mais j'ai fait un bout de chemin à vos côtés. Subitement, j'ai pensé à ce jour où vous étiez *allé sur le motif* au lieu d'assister aux obsèques de votre mère. Quelles raisons vous avaient poussé à prendre cette décision ? Vous répugnait-il de prendre part à une cérémonie qui comporte toujours, peu ou prou, une part de théâtre ? Vous fallait-il cacher votre chagrin ? Ce jour-là, avez-vous été capable de peindre ? Si oui, qu'avez-vous peint ? Qu'avez-vous pu tirer de vous ? Et le soir, comment avez-vous affronté la réprobation qu'on n'a pas dû manquer de vous signifier ? D'une vie, on ne connaît que des dates, des événements, des circonstances. Mais ce qui se passe à l'intime de chacun, impossible de l'imaginer, impossible d'en rien savoir.

*Aux éditions Bayard*  
Ce long périple

*Aux éditions Diabase*  
D'une rive à l'autre

*Aux éditions du Regard*  
Eugène Leroy

*Aux éditions Albin Michel*  
Entretien avec Fabienne Verdier

*Aux éditions des Femmes*  
L'Incessant, lu par l'auteur et Nicole Garcia, suivi  
de poèmes lus par l'auteur

J'ai cherché..., poèmes et notes lus par l'auteur et  
Valérie Dréville

---

Achévé d'imprimer  
par l'imprimerie Kapp à Évreux.  
N° d'éditeur : 1950 – N° d'édition : 169727  
Dépôt légal : avril 2008

*Imprimé en France*

*Charles Juliet*

**Cézanne**  
**un grand vivant**



Charles Juliet  
**Cézanne**  
un grand vivant

Cette édition électronique du livre  
*Cézanne un grand vivant* de Charles Juliet  
a été réalisée le 26 avril 2010 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer  
en avril 2008 (ISBN : 9782846821551)  
Code Sodis : N44379 - ISBN : 9782818004388